

Un tour de marché

Autor(en): **Black**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 22

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne le 2 juin 1883.

Maintenant que le mois de mai est écoulé, nous pouvons être rassurés au sujet des fameux *saints de glace*, et en parler, même avec le sourire sur les lèvres. Voici ce qui en est de ces trois personnages :

Depuis longtemps les jardiniers et les cultivateurs ont observé que le mois de mai présente une période d'environ trois jours où la température est notablement plus basse que pendant le reste du mois. On cite à ce sujet la résistance qu'opposa le jardinier du grand Frédéric à la volonté de son maître. C'était le 4^{er} mai 1780. La température était douce ; Frédéric ordonna que les orangers fussent retirés du local où ils étaient renfermés, pour être exposés en plein air. « Mais, sire, objecta le jardinier, vous ne craignez donc point les *trois saints de glace* ? » Or, ces trois saints, dont les fêtes tombent le 11, le 12 et le 13 mai, ne sont autres que saint Mamert, saint Pancrace et saint Gervais. Le roi, en sa qualité de philosophe, se moqua des saints et tint à l'exécution de l'ordre qu'il avait donné. Le 10 mai, les orangers commencèrent à souffrir, et le soir du 14, ils étaient gelés.

La croyance du jardinier, comme la plupart des préjugés populaires, n'était pas sans quelque fondement. Deux météorologistes allemands, voulant contrôler l'opinion des cultivateurs, se livrèrent à un travail de statistique considérable et acquirent la preuve qu'en Allemagne, et notamment à Berlin, le 11, le 12 et le 13 mai sont constamment plus froids que les jours précédents et que les jours suivants. Depuis, cette période de froid a été constatée sous beaucoup d'autres climats ; seulement, elle ne tombe pas partout en même temps. Elle varie entre le 11 et le 21 mai.

L'explication la plus plausible de ce singulier phénomène consiste à attribuer ce froid à la fonte des neiges et des glaces dans le nord et sur les montagnes de l'Europe. La neige, en fondant, absorbe une grande quantité de chaleur, qu'elle emprunte à tous les corps environnants, et, par conséquent aussi à l'air avec lequel elle est en contact. On a donc supposé que le froid qui en résultait se propageait du nord vers le sud, et amenait successivement l'abaissement de température signalé.

D'autres adages populaires relatifs à la pluie et au beau temps se basent sur saint Médard et saint Gervais. On rencontre, surtout à la campagne, des personnes qui redoutent les dates fatales des 8 et 19 juin :

S'il pleut le jour de saint Médard (8 juin),
 Il pleut quarante jours plus tard.

S'il pleut le jour de saint Gervais (19 juin),
 Il pleut quarante jours après.

Un tour de marché.

Lausanne, le 31 mai 1883.

Le *Conteur* de samedi dernier renfermait une charmante causerie en l'honneur de Messire Printemps qui, certainement cette année, mérite bien quelques petites flatteries.

Contrairement à ses habitudes, cette fantasque saison a, cette fois du moins, livré à la nature à l'époque voulue par le calendrier, le magnifique « complet vert » qu'elle porte si bien, et cette année, les mois d'avril et de mai n'auront pas à rougir des qualificatifs de *gentil* et de *joli* que leur ont prodigué les poètes de toutes les époques.

Aussi, rendons pleinement justice à ce beau printemps, qui, de son gai soleil, éclaire depuis bientôt deux mois, et la maussade mansarde du pauvre et la splendide villa de l'heureux du siècle.

Il égaie un peu tout ce qu'il veut, ce diable de printemps quand il daigne s'en donner la peine, rendant les femmes plus attrayantes dans leurs premières toilettes claires, faisant plus bruyants les jeux des enfants et retapant les malades et les vieillards. Il n'a, à mon avis, qu'un seul tort, c'est de vous fourrer dans la tête des idées d'indépendance, de campagne, de voyages et de poésie.... à deux, qui ne sont malheureusement pas toujours faciles à mettre en pratique.

Il y a cependant, à cette saison, même pour les gens occupés, un charmant petit voyage à faire, c'est « le tour du marché » le samedi. Les rues étroites de notre bonne ville se prêtent admirablement à ces exhibitions de fleurs, de fruits et de légumes, et ces premiers marchés de printemps sont une vraie fête pour les yeux.

De bon matin déjà, la perpendiculaire descente de St-François, l'ardue montée du Pont et la bossuée Palud se bordent de corbeilles ornées des belles couleurs vertes (espérons que celles-là on ne nous les enlèvera pas) des épinards, des salades, des laitues, etc., sur lesquelles tranchent agréablement le rose ravonnet, la pâle asperge ou l'apoplectique tomate. Derrière ces corbeilles, savamment étalées, toute une file de paysannes, vieilles et jeunes, jolies et laides, fraîches ou ratatinées, attendent patiem-

ment la grosse bourrée d'acheteuses qui n'arrive guère qu'à neuf heures. Seuls, à cette heure matinale, quelques hommes circulent çà et là : cuisiniers d'hôtels et de pensions promenant leurs regards blasés sur les étalages et faisant de vraies râfles de marchandises, ou bien encore quelques fins gourmets, faisant eux-mêmes leur « tour de marché » avant les affaires, le nez au vent et flairant les primeurs. J'ai vu, samedi passé, deux de ces gastronomes vraiment très amusants. L'un, planté devant une superbe botte d'asperges trapues, semblait positivement magnétisé, et son regard extatique me fit penser aux fakirs hindous ; l'autre, au contraire, un agité, marchandait d'énormes tomates en faisant de grands gestes et couvant la corbeille d'un œil criminel.

A neuf heures seulement, la foule commence à affluer, foule exclusivement féminine. Dames âgées, fraîches jeunes filles et appétissantes jeunes dames, tout ce monde circule, causant, marchandant, riant, accompagné ou de la modeste servante à tout faire, les bras cassés par un énorme panier, ou de la bonne de grande maison, pomponnée, gantée, tablier blanc et petit panier, rappelant vaguement les soubrettes d'opéra-comique. Par-ci par-là, une jeune mariée, débutant dans ses marchés, passe soucieuse et comme écrasée de sa responsabilité, suivie d'une vieille cuisinière qui se dit en dedans que « Madame n'y entend rien. »

Et, au milieu de ce brouhaha, vous arrive de temps en temps des bribes de conversation, des marchandages féroces autour d'une pièce de cinq centimes et prouvant l'aptitude des femmes aux affaires : « Allons, Madame, mettez trois pour vingt. » — « Encore un paquet par dessus le marché. » — « A quarante-cinq centimes je les prends, » etc., etc.

Disons-le tout de suite, cependant, au milieu de toutes ces vulgaires transactions de ménage, la poésie ne perd point ses droits au marché, qui, à Lausanne, a toujours eu l'heureux privilège de servir de théâtre aux intrigues amoureuses de la jeunesse. Il serait, en effet, difficile de supposer que le bout de toilette que fait toute jeune fille avant de s'y rendre, n'ait d'autre but que d'épater les paysannes, et, bien souvent, telle blonde acheteuse semblant profondément absorbée dans la contemplation de salades romaines, n'attend pas autre chose que le passage de certaine casquette d'étudiant qui pointe à l'horizon. Et, on ne peut pas se faire une idée combien il est facile, avec toute cette foule qui vous bouscule, de laisser tomber, sans le vouloir du reste, un bouquet de violettes ou quelquefois même un billet.

Toutes ces charmantes petites manœuvres, qui n'ont heureusement rien d'électoral, contribuent à donner au marché cet aspect de gaité et de demi-fête qui fait plaisir à voir.

A onze heures, tout se calme, la plus grande partie des riantes corbeilles du matin ont passé dans les paniers des ménagères, pour être dévorées (ô prose de l'estomac !) par notre paisible population. Les vendeuses qui n'ont pas eu de chance et auxquelles il reste des légumes, s'en vont les offrir au

rabais dans les maisons, pour ne pas avoir à les remporter, et à midi la rue a repris son aspect habituel.

En calculant les sommes relativement modiques que peuvent produire ces immenses corbeilles amenées quelquefois d'assez loin, on ne peut s'empêcher de constater que c'est là de l'argent péniblement gagné par le campagnard.

Souhaitons donc pour le paysan une bonne et riche année, qui dédommage nos cultivateurs de la mauvaise série qu'ils viennent de passer. Que les marchés de cette année, tous plus beaux les uns que les autres, continuent à être la joie des gourmets, le rendez-vous des amoureux et viennent mettre fin à cette crise dont on nous rabâche les oreilles depuis si longtemps.

BLACK.

Moscou.

La ville. — On a tellement parlé ces temps-ci de l'ancienne capitale de l'empire russe à l'occasion des fêtes du couronnement, qu'on lira avec intérêt quelques extraits de la description qu'en donne M. Elisée Reclus.

« Le Kremlin, ou la citadelle, entouré d'une haute muraille en forme de triangle irrégulier, occupe, avec le quartier dit « Ville du Refuge, » le centre de la cité, sur la rive septentrionale de la Moskova, qui décrit en cet endroit un méandre enfermant entre ses deux bras une île allongée. La « Ville Blanche » se développe concentriquement autour de la Ville du Refuge ; un boulevard, formant les trois quarts d'une circonférence et s'appuyant à ses deux extrémités sur la rive gauche de la Moskova, sépare la Ville Blanche de la « Ville de Terre » où demeuraient les artisans et les pauvres. Depuis la fin du siècle dernier, cette Ville de Terre est environnée d'une large rue bordée de plantations et de jardins, dont le circuit, ayant un développement complet d'environ 16 kilomètres, se continue sur la rive droite.

Au-delà de ce boulevard circulaire s'étendent les faubourgs eux-mêmes, entourés par une enceinte aux brusques saillies, aux tours pyramidales, autour de laquelle s'ouvrent çà et là, de larges rues, amorces d'un boulevard futur.

La superficie de Moscou n'est pas inférieure à celle de Paris ; elle dépasse 100 kilomètres carrés ; mais, dans cet immense espace, la population est trois à quatre fois moindre que dans la capitale de la France (Moscou compte 611,000 habitants) ; maint quartier ressemble à un village en désordre groupant ses maisonnettes peintes autour d'une église ou d'un château.

L'espace, comme on le voit, ne manque point pour faire entrer l'air pur dans toutes les demeures de Moscou ; cependant, un grand nombre de maisons ont leur rez-de-chaussée au-dessous du niveau des rues, de telle sorte que les infiltrations des pluies y entretiennent une humidité constante. Il résulte de cet état de choses que Moscou est une ville très peu saine et que les décès y sont régulièrement plus nombreux que les naissances ; si la population ne se recrutait sans cesse par des immi-